

Penser l'enfance

Marie Selin

Sasha : un petit garçon assigné à un corps de fille ?

« Émile est homme, et Sophie est femme ; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui règne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien. »

J.-J. Rousseau ¹

Si *Télérama* qualifie le documentaire de Sébastien Lifshitz, *Petite fille* ², de bouleversant film d'amour, il n'en suscite pas moins de questions sur la traversée de l'existence pour Sasha. En effet, dans ce que ce magazine qualifie d'« ode lumineuse à la liberté d'être soi ³ », on ne peut qu'être saisi par ce qui fait sens-blanc, semblant fondant en larmes une fois posés les tissus chatoyants et soyeux. Sasha jamais ne prend la parole, il est le plus souvent parlé par sa mère. *Petite fille* ne fait jamais entendre la voix de Sasha et c'est cela qui m'a frappée.

C'est sa mère qui toujours parle. Sasha m'a dit : « Hein Sacha, tu te rappelles, tu m'as dit que... » Sasha acquiesce parfois et d'autres fois balance sa tête de gauche à droite pour signifier ne pas se souvenir d'avoir dit, car personne ne recueille sa parole, à Sasha. Cet enfant semble être en effet très tôt exproprié des territoires de la parole, la mère se faisant toujours porte-parole, ne lui laissant que la seule possibilité de confirmer ou d'infirmer ses questions fermées. De même, le réalisateur se fait porte-parole de la mère sans jamais laisser pleinement la parole à l'enfant, c'est la mère qui est convoquée comme témoin de ce qui se passe pour l'enfant.

Ce qui est toutefois remarquable dans ce documentaire où nous n'entendons jamais ce que le sujet aurait à dire, c'est ce nœud gordien entre l'enfant et la mère, nœud dans lequel l'enfant ne peut nouer un dire singulier puisqu'il n'a pas d'espace pour faire sa parole *ek-sister*.

Cela commence comme cela se termine dans un jeu de miroirs, Sasha s'enveloppant de rose dans des vêtements de fille, tentant de saisir un signe qui dirait quelque chose de son être « homme couleur femme » ? Il est vrai qu'avec Lacan l'anatomie n'est plus le destin puisque Lacan ouvre le chemin pour que « dans le sexe, il n'y a rien de plus, que dirai-je, l'être de couleur, ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme, ou homme couleur de femme ⁴ », mais la couleur c'est bien ce qui se donne à voir... comme le documentariste choisit de le montrer.

Il semble en effet que la dimension imaginaire prévaut dans tout le documentaire : petites robes roses et ballerines dorées, tels sont les attributs qui font de Sasha une fille sous l'œil partial du réalisateur. La mère tente de dire à deux reprises qu'elle désirait fortement une fille pendant la grossesse de Sasha, puisqu'elle a perdu des filles par fausses couches (plusieurs, dit-elle, sans en préciser le nombre) et se demande si cela peut avoir un lien avec les particularités de son enfant !

Personne ne recueille cette parole maternelle qui lui permettrait d'explorer le tumulte de son désir inconscient et les possibles incidences subjectives. Il se trouve que Sasha se place là ; lui né garçon se place à l'endroit de ce trou laissé par ces petites filles mortes avant que d'être nées, objets d'un deuil impossible.

Sasha fait la fille, il joue la fille, il incarne la fille de tout son corps, faisant vivre toutes ces petites filles non advenues, feuilles mortes du temps. Il sustente pleinement le désir de l'Autre maternel sans aucun écart, il se pose là tout entier comme l'objet qu'il faut à sa jouissance, chevalier doublement « attaché au service sexuel de la mère ⁵ ». « La moindre conversation est là pour vous démontrer que l'amour de la mère est la cause de tout ⁶. » Jeux de leurres de l'amour a-mer(e) font étreinte pour un Je de leurre, « miraginaire ⁷ ».

Il se croit si bien la petite fille que la pédopsychiatre qui reçoit Sasha et sa mère à l'hôpital Robert-Debré (une autre femme à qui la mère tente une fois encore d'exprimer ce qu'il en était de son désir d'enfant fille) balaie en quelques secondes ce qui aurait peut-être pu s'ouvrir comme question et pose avec certitude et sans retour le diagnostic de *dysphorie de genre*.

« Vous n'y êtes pour rien, c'est une dysphorie de genre », et dans sa manière d'interroger Sasha, toujours elle induit ou anticipe les réponses, ne lui laissant aucune possibilité de dire autre chose. Illustration sans nuances du discours de la science qui forclôt toute possibilité de parole pour le petit sujet.

Mais qu'est-ce donc qu'une dysphorie de genre ? Est-ce cela même que dit son grand frère pour décrire Sasha, « une fille coincée dans un corps de garçon » ? Cette formule étrange et insolite *schize* le corps et l'être pour le sexe comme une impossible rencontre !

La reconnaissance de cette impossible rencontre de « l'être et du corps » est ce qui deviendra « le combat » de cette mère, sa mission. Toute la famille suivra, père, sœur, frère unis pour faire reconnaître et admettre que Sasha né garçon est une fille et doit être acceptée comme telle dans le lien social.

Or, nous savons depuis Freud que l'identité sexuée/sexuelle dépend d'un jeu d'identifications, imaginaire puis symbolique, d'abord la différence imaginaire des sexes par le constat de la différence anatomique sur le corps de l'Autre, puis l'assomption symbolique de ce réel de la différence par le sujet *via* l'épreuve de la castration.

Ainsi, la petite fille voudra ressembler à sa mère avant que d'être femme et éventuellement mère à son tour, tandis que le petit garçon sous l'angoisse de castration devra renoncer à la mère comme objet sexuel pour s'attirer les faveurs du père et comme lui pouvoir séduire une femme qui soit sienne. Le processus de subjectivation du petit d'homme ne va pas sans un savoir y faire avec son corps, qui conduira à faire avec l'autre corps et cela en dépit de l'impossible du rapport sexuel.

Cela requiert du temps, un temps pour se faire à son corps et à ses éprouvés, comme Sasha le montre dans ses multiples embarras, pas de danse gauches, maladroits, les yeux fixés sur sa camarade comme à la recherche d'un miroir qui lui dirait comment se tenir et se mouvoir pour être une belle et gracieuse danseuse, en somme la petite fille rêvée.

Or ce qui interroge et qui fait violence dans le documentaire, c'est le court-circuitage de la possibilité d'un temps logique pour que Sasha puisse comprendre et conclure sur ce qui lui arrive. Tout se précipite : « visite chez la psychiatre dite spécialisée à Robert-Debré », « obtention du certificat de reconnaissance de Sasha comme fille », « tri et enlèvement des vêtements de garçons », « rendez-vous pris avec l'endocrinologue pour la prise d'hormones qui entravent la production de spermatozoïdes », tout est passage à l'acte, course folle, revendications et intrusion sur le corps... C'est à en éprouver un certain vertige tant Sasha se trouve réifié par l'Autre !

Il ne s'agit plus seulement de pointer du doigt la culture DSM en vogue dans les plus grands services psychiatriques parisiens, puisque même nos institutions culturelles s'empressent de faire l'éloge de ce documentaire diffusé sur Arte. En effet, France Culture et *Télérama* participent de cette

égérisation marketing trompeuse de Sasha... « transgenre » ou Tirésias des temps modernes qui cherche à savoir ce qu'il en est du réel de la jouissance féminine ?

Il n'en demeure pas moins que, loin de cette rumeur bruyante, pour nous analystes, se pose la question d'accueillir ces sujets et de penser les nouvelles formes de sexualité et la place de la jouissance phallique et pas-toute phallique pour ces sujets dits « hommes » et ces sujets dits « femmes ».

-
1.  J.-J. Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, livre V, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 516.
 2.  Dans ce documentaire sorti en 2020, *Petite fille*, Sébastien Lifshitz suit pendant un an la vie quotidienne de Sasha, 7 ans.
 3.  <https://www.telerama.fr/ecrans/petite-fille-sur-arte-le-portrait-solaire-dune-enfant-unique-en-son-genre-6747078.php>
 4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 116.
 5.  J. Lacan, « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 852.
 6.  J. Lacan, *L'Identification* (1961-1962), séminaire inédit, leçon du 21 février 1962.
 7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 310 : « Ce que nous disons, nous ne le savons pas, mais nous l'adressons à quelqu'un, quelqu'un qui est *miraginaire* et pourvu d'un moi [...], nous avons l'illusion que cette parole vient de là où nous situons notre propre moi. »